

ne dure que trois mois ; il tombe peu de neige ; le thermomètre descend rarement à 10° au-dessous de zéro.

Le terrain arrosé est extrêmement fertile ; l'on y voit une richesse de culture et de productions , une population qui surpassent ce que l'on observe sur la même étendue , et dans le même genre , en Europe.

Le sorgho fait la base de la nourriture ; ce grain donne de si abondantes moissons qu'on en expédie au dehors une grande quantité. Les raisins et beaucoup d'autres fruits sont très-communs ; on les fait sécher , soit pour les consommer dans le pays , soit pour les envoyer en Russie. On récolte beaucoup de coton qui alimente les fabriques , et forme le fond du commerce avec les Russes. La soie vient de Perse.

On élève beaucoup de moutons , surtout de ceux qui sont à grosse queue. Les peaux d'agneaux de cette race , notamment de ceux qu'on appelle nés avant terme , font l'objet d'un trafic considérable ; il en va en Russie , en Turquie , en Chine. Le gros bétail , peu abondant , suffit aux besoins de la consommation. Les meilleurs chevaux sont ceux des Turcomans ; on les nomme *argamaks* ; on en envoie souvent en présent à la cour de Russie.

Le bois , pour la charpente et pour le chauffage ,

est rare ; il arrive , par la Sarachevane , des montagnes d'où sort cette rivière ; on le fait flotter ; on n'a pas découvert de mines ; les métaux bruts ou façonnés arrivent de Russie.

Les Tadjiks descendent des Sogdiens : on en compte à peu près 500,000 , 1,500,000 Ouzbeks et 500,000 Turcomans, Karakalpaks, Juifs, etc. Les Ouzbeks non nomades sont agriculteurs , ou bien habitent les villes ; les Tadjiks sont uniquement cultivateurs ou citadins ; ils s'occupent principalement du commerce. C'est d'ailleurs la profession favorite de tous les Boukhares qui ne se livrent pas à la vie pastorale ; depuis le plus grand personnage jusqu'au plus mince , tout le monde fait le commerce.

Les Boukhares sont mahométans sunnités ; leur langue dérive du persan ; quant aux tribus de race turque , elles parlent des dialectes de leur idiôme primitif. La forme du gouvernement est le despotisme pur ; la religion et l'influence de la vie nomade en adoucissent les effets. Le khan est autocrate , et par conséquent concentre en lui tous les pouvoirs ; il est propriétaire de tous le pays , comme maître de la vie et des biens de ses sujets. Cependant , en bon musulman , il a des égards pour les mollahs de Boukhara ; il prend et écoute leurs conseils , et souvent se soumet à leurs décisions. La facilité des peuples nomades à se porter

d'un pays dans un autre, et par conséquent à changer de maîtres, force ceux-ci à les traiter avec équité, et fréquemment même à les flatter; c'est ce qui explique le phénomène, si remarquable chez les nomades, de l'union du despotisme avec une extrême liberté.

Du reste, ajoute M. de Meyendorf, l'administration en Boukharie offre un tableau hideux. Les premiers dignitaires n'ont pas de honte de se dire les esclaves du khan. C'est quelquefois à de véritables esclaves qu'il accorde sa confiance, ce qui les fait jouir d'une certaine considération. Toutes les places administratives dépendent du premier visir qui les distribue à ses esclaves, exécuteurs fidèles de ses volontés arbitraires, et absolument étrangers à toute idée d'amour de la patrie et du bien public. Le principe qui domine dans le ministère et qui le dirige, est de regarder tout le pays comme une possession du khan, et de chercher en conséquence à en tirer le plus de revenus possibles, en se soumettant cependant à l'observation de quelques lois religieuses. Les districts sont affermés à des hakims ou gouverneurs. Le produit de ces fermes appartient au khan qui lève aussi un droit d'entrée sur les marchandises étrangères. La totalité de ces revenus, qui peut monter à 10,000,000 de francs, est employée à solder les fonctionnaires publics, à payer 25,000 hommes

de cavalerie qui composent la force armée, et à entretenir les écoles de Boukhara et de Samarcand.

Tous les lieux habités se ressemblent : ils sont entourés de murs crénelés et bâtis en briques séchées au soleil; des portes garnies de tourelles, dans les villes, donnent entrée dans l'intérieur; quand on y a pénétré, on se trouve dans une rue extrêmement étroite; on ne voit de chaque côté que de hautes murailles crénelées comme celles du dehors, des portes, et pas une seule fenêtre; celles-ci sont sur la cour, où il y a toujours une citerne ou un puits; les fenêtres ne se ferment que par des volets. Point de cheminées ni de poêles; pour se chauffer, on remplit de charbons ardents un trou placé dans un coin de la chambre, on pose par-dessus une table couverte d'un tapis épais; le Boukhare s'assied près de la table, et avance ses jambes sous le tapis, qu'il fait remonter aussi haut qu'il peut. La partie inférieure de son corps a chaud, la supérieure reste exposée au froid qui est souvent très-rigoureux.

Boukhara, capitale du Khanat, est situé sur le Zarevchane ou Kouan-deria; le palais du khan est un grand édifice sans goût; cette ville renferme 70,000 habitans, près de 400 mosquées et trente medrès ou collèges, enfin dix caravanseraïs.

L'ambassade ne vit pas Samarcand, ville située

à l'est de Boukhara, et sur la même rivière. Elle fut jadis la capitale du pays; les souverains y résidaient durant la dynastie des Timourides. Aujourd'hui le khan y va célébrer par des cérémonies son avènement au trône. Elle est moins grande et moins peuplée que Boukhara. Elle a aussi un grand nombre de mosquées et de medrès, où les professeurs enseignent l'arabe, interprètent le Coran, donnent des leçons de législation et des autres sciences cultivées parmi les Musulmans.

Le Zarevchane, qui arrose ces deux villes, prend sa source dans les hautes montagnes qui sont à l'est entre la Boukharie et le Kokhan. Cette rivière est comme toutes les autres très-utile par les canaux que l'on en dérive pour l'irrigation; c'est surtout à elle que la partie la plus habitée de la Boukharie doit sa fertilité. Après avoir passé à Boukhara, elle tourne au sud vers l'Amou-Deria (*Oxus. Dji-houn.*)

M. de Meyendorf fait un portrait affreux des Boukhars : « L'avarice et la fausseté, dit-il; la perfidie et la bassesse forment les traits distinctifs de leur caractère; cependant celui de l'Ouzbek est, je crois, préférable à celui du Tadjic, parce que le premier, menant une vie essentiellement guerrière, a conservé quelques traces de cette fierté particulière à la nation turque; bien qu'elle dégénère souvent en arrogance, elle laisse tou-

jours dans le cœur quelques germes de beaux sentimens. »

La police de chaque ville est administrée par un raïz; la justice est entre les mains d'un cadi; celui-ci, pour donner plus de poids à son jugement, le fait sanctionner par un moufti ou par le cheik islam, qui est à la tête du clergé, ces grands dignitaires ecclésiastiques étant plus à même que personne de connaître le Coran et ses commentaires qui sont la loi.

Dans les villes, il y a des manufactures de toiles de coton et d'étoffes de soie; les femmes principalement s'en occupent; les hommes sont passablement fainéans chez eux. Ceux qui veulent passer pour des hommes pieux, chantent des cantiques spirituels, les autres passent leur temps à jouer aux échecs ou aux osselets; ils risquent quelquefois de grosses sommes. Beaucoup aiment passionnément les liqueurs fortes que les Juifs leur vendent en cachette. Le gouvernement punit sévèrement ces infractions à la loi qui défend les jeux de hasard et l'usage des liqueurs fermentées, c'est pourquoi on ne se livre à ces excès qu'en secret. Le gouvernement ne peut pas non plus supporter l'indifférence en matière de religion; dès que les muezzim du haut des minarets annoncent l'heure de la prière, les agens de la police vont sur les places publiques où se tiennent les marchés, et

en chassent à coups de fouets les gens qu'ils y trouvent occupés de leurs affaires.

Cependant les Juifs jouissent d'une liberté entière de conscience ; ils sont peu nombreux et vivent séparés des autres Boukhares. Quelques-uns sont très-riches, ils sont fabricans d'étoffes de soie et teinturiers, orfèvres, chaudronniers, forgerons ; du reste méprisés, vexés, opprimés, et soumis à des distinctions humiliantes.

Comme dans tous les pays musulmans, les femmes ne paraissent en public que voilées, elles s'occupent uniquement des travaux domestiques, et de l'éducation de leurs enfans.

La Boukharie commerce par caravanes avec tous les états limitrophes : par sa position, elle est l'entrepôt des productions d'une partie de l'Europe et de l'Asie. Elle entretient des liaisons constantes avec la Russie ; les valeurs employées dans ces négoes sont de plus de vingt millions de francs. Comme mahométans sunnites, les Boukhares ont des relations amicales et constantes avec le Grand-Sultan de Constantinople ; ils haïssent au contraire les Persans qui sont chiïtes. Ils ont un grand nombre d'esclaves de cette nation qui leur sont vendus par les Turcomans. Il y a aussi chez eux des esclaves russes qui ont été enlevés sur la frontière par les Kirghiz.

VOYAGE

DANS LE KHOKHAN,

PAR PHILIPPE NAZAROV,

interprète russe.

(1813 ET 1814.)

A l'est de la Boukharie s'étend le Khokhan, khanat assez considérable qui est borné au sud par la chaîne de l'Hindou-couh, à l'est par celle de l'Alatagh, au nord par des steppes dans lesquelles errent les Kirghiz.

En 1812, le khan de Khokhan avait envoyé à la cour de Saint-Pétersbourg des députés qui, à leur retour, s'arrêtèrent au fort de Petrapaulovsk, situé sur les rives de l'Ichim, à peu de distance de la steppe du même nom. Le personnage le plus marquant de la députation attrapa la fièvre dans ce lieu et mourut ; celui qui en devint le chef après lui était un homme d'un caractère vil, qui ne fréquentait que la plus mauvaise compagnie. Un jour, un des hommes pervers qu'il han-